Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 4 (1896)

Heft: 16

Artikel: Réponse à quelques objections

Autor: E. Michaud

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403364

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS.

I. — La religion, nous écrit-on, n'est pas une affaire de raison, encore moins de discussion théologique; c'est exclusivement une affaire de sentiment. Donc, c'est perdre son temps et sa science que de chercher, comme vous le faites dans votre *Revue internationale de Théologie,* à rendre la religion rationnelle et à unir entre elles des Eglises de sentiments divers. Les croyances religieuses sont des choses dont le pour et le contre sont également indémontrables, des choses qui se croient, mais qui ne se démontrent pas. Le rôle principal de la religion est de consoler les malheureux et d'adoucir les grandes douleurs humaines; à ce titre, elle doit être respectée même de ceux qui n'en éprouvent aucun besoin; quant au reste, Dieu l'a livré aux disputes des hommes. Donc votre *Revue,* essentiellement rationnelle (sans être toutefois rationaliste), est inutile.

Réponse. — Oui, certes, la religion est la grande consolatrice. Mais pourquoi ses consolations sont-elles si profondes et si efficaces? Précisément parce qu'elles ne trompent pas. Et elles ne trompent pas, parce qu'elles sont fondées sur des vérités inébranlables. Tout sentiment profond repose sur une vérité profonde. Le sentiment qui ne reposerait sur rien, ne serait lui-même qu'une apparence et une illusion. La vraie religion n'est donc pas seulement un sentiment, elle est aussi une vérité et une doctrine; elle n'est pas seulement une affaire de sentiment, elle est aussi une affaire de raison. Dieu est amour, mais Dieu est aussi sagesse et vérité.

Il est parfaitement erroné de dire qu'en matière de religion le pour et le contre sont également indémontrables. La raison démontre l'existence d'une cause première, la dépen-

dance dans laquelle l'homme est par rapport à cette cause première, et la nécessité d'un rapport, d'un lien entre l'homme et cette cause première. Donc, la raison démontre la nécessité de la religion; bien plus, elle explique ce que cette religion doit être, étant données les notions positives de l'homme et de Dieu. La religion est ainsi une haute philosophie, fondée sur la science de l'univers en général et sur celle de l'homme en particulier. Il n'est pas impossible, il est même facile de prouver que les enseignements de la vraie religion sont logiques et conformes aux données des sciences et aux principes de la raison. Si certains théologiens, comme certains philosophes et certains savants, ont enseigné des erreurs et même des insanités, la vraie religion ne saurait en être responsable, pas plus que la vraie philosophie et la vraie science ne sont responsables des erreurs des mauvais philosophes et des faux savants.

Ce n'est pas tout. La religion, qui est démontrable et démontrée, montre à son tour et démontre, en ce sens qu'elle met en plus grande lumière et qu'elle fait mieux accepter et mieux pratiquer une quantité de vérités, qui, sans elle, resteraient languissantes, impuissantes, inefficaces et à peu près stériles. Ce point important est constaté par l'histoire.

La religion n'est donc ni un pis-aller, ni un objet de pitié, ainsi que le prétendent les libres-penseurs bons enfants qui veulent bien permettre que les malheureux soient consolés par la religion. Elle est une vérité et une lumière, en même temps qu'un sentiment et une force; elle est une philosophie fondée sur la science; et la théologie, science de la religion, doit être philosophique et scientifique. Ce n'est donc pas la pitié que nous réclamons auprès des partisans de la raison, c'est la logique et la science. Si Dieu a livré le monde aux disputes des hommes, il a révélé à l'humanité, par son envoyé J.-C., le Sauveur du monde, des vérités qui ne sont point discutables, parce qu'elles sont la lumière même. Ceux qui ne les voient pas sont ceux qui ne les regardent pas ou qui les regardent mal. En sorte que la religion, qui est la consolation des malheureux, est aussi la lumière de tous; les sentimentalistes ne voient que la moitié des choses, les hommes de raison défendront énergiquement l'autre moitié, à savoir, le côté éminemment rationnel et éminemment philosophique de la religion chrétienne. C'est là la tâche principale de notre *Revue;* donc, notre *Revue* est éminemment utile.

II. — Que le catholicisme ne soit pas le papisme et que le papisme ne soit pas le catholicisme, c'est ce que l'on ne saurait ignorer pour peu qu'on ait étudié l'histoire de l'ancienne Eglise catholique et l'histoire de la papauté. Néanmoins, beaucoup s'obstinent à ne tenir aucun compte de cette capitale distinction. Que les papistes la dissimulent, on le conçoit aisément; mais que des théologiens protestants qui ne sauraient l'ignorer, écrivent comme s'ils l'ignoraient, ceci n'est plus concevable. Disons, à ce sujet, que certains protestants, habitués d'ailleurs à traiter les questions protestantes avec le plus grand arbitraire, déploient, en ce qui concerne l'essence et l'histoire du catholicisme, un arbitraire non moins fantaisiste.

C'est ainsi que M. Aug. Sabatier a enseigné à Genève, en avril 1896, ce qui suit: « On peut dire que, depuis Justin Martyr, l'Eglise s'installe sur la terre avec l'espoir de la conquérir. *Le messianisme mort, le catholicisme commence.* Le principe du catholicisme se trouve dans l'identification de l'Eglise visible *avec l'idée juive, théocratique,* du règne de Dieu. L'Eglise, dès le second siècle, se présente comme *l'héritière d'Israël.* J.-C. n'est venu dans le monde *que pour fonder l'Eglise,* présentée comme le canal par lequel Dieu agit sur le peuple ».

Et cependant, d'autre part, M. A. S. distingue trois formes du christianisme: le christianisme messianique, le christianisme catholique et le christianisme protestant. Pourquoi considérer comme deux formes différentes le catholicisme et le messianisme, si le catholicisme n'est autre chose que l'idée juive du règne de Dieu et si l'Eglise catholique n'est que l'héritière d'Israël? La contradiction est évidente.

Quant à discuter la notion que M. A. S. se fait du catholicisme comme n'étant que la théocratie juive, nous n'y songeons certes pas, attendu que tout, dans les écrits de St-Justin non moins que dans ceux des Pères, contredit cette notion assez manifestement pour qu'il ne soit pas besoin d'insister. Tous, en effet, ont enseigné que le Christ, seul Sauveur, est venu pour sauver le monde; donc tous ont enseigné le salut par le Christ même et non par l'Eglise. L'Eglise n'a point supplanté le Christ Sauveur; si elle a eu conscience de sa divine mission de *dépositaire* de la doctrine et des préceptes du Christ, elle a eu aussi conscience de ses devoirs. Il est faux notamment que l'Eglise ait été confondue avec le sacerdoce et que

les droits des laïques aient été méconnus dans l'ancienne Eglise. C'est l'Eglise papiste qui a commis plus tard cette confusion et cette méconnaissance, mais ce n'est pas l'ancienne Eglise.

M. A. S. considère ensuite les abus de l'Eglise romaine et il les impute à l'Eglise catholique (universelle), comme si tout l'Occident avait accepté et ratifié ces abus, et comme si les Eglises d'Orient (qui paraissent ne pas exister aux yeux de M. A. S.) les avaient également acceptés et ratifiés. Il prétend que « la foi en l'Eglise devient dès lors le dogme central ». Ni dans le symbole de Nicée-Constantinople, ni dans aucun des sept conciles œcuméniques, ni dans aucun Père, nous ne trouvons cette doctrine, qui actuellement peut être papiste, mais qui n'est pas catholique et qui ne l'a jamais été. Quant à représenter l'infaillibilité du pape comme la conséquence et le couronnement de l'infaillibilité « absolue » des conciles œcuméniques, c'est une erreur d'autant plus grossière que des conciles œcuméniques ont condamné des papes comme hérétiques, et que la supériorité des conciles œcuméniques sur les papes est la contradiction même de l'infaillibilité des papes [1]).

III. — Sur la question de la *Visibilité de l'Eglise,* on nous écrit: Des individualités qui protestent en faveur de l'orthodoxie, mais qui restent disséminées dans leur Eglise quand les chefs de cette Eglise, le pape et les évêques, enseignent l'hérésie, ne sont que des individualités et non une Eglise saisissable. On ne peut pas traiter avec elles; il faudrait pour cela qu'elles fussent organisées en Eglise indépendante de Rome. Malgré leurs protestations, ce n'est pas de *visibilité* de l'Eglise qu'il faut parler dans ce cas, mais d'*invisibilité.*

Réponse. — L'objection est spécieuse, mais non fondée. Elle part d'une fausse notion de l'Eglise, à savoir: que l'Eglise serait non la société de tous les fidèles, mais la société des seuls chefs de l'Eglise, et que l'Eglise ne serait saisissable que par ses chefs, attendu qu'on ne traite pas avec de simples fidèles, ni même avec de simples prêtres, mais seulement avec des évêques. C'est bien là, en effet, la notion de l'Eglise telle qu'elle ressort de l'objection. Or, je dis que l'Eglise n'est pas une société temporelle et politique, mais une so-

[1]) Voir dans la *Revue internat. de Th.,* juillet 1896, p. 630-632: « Le protestantisme et le catholicisme jugés par M. Aug. Sabatier. »

ciété spirituelle; que cette société n'est pas constituée par les seuls évêques, mais par tous les fidèles aussi bien que par les évêques; que les évêques sont appelés improprement des chefs et faussement assimilés à des chefs politiques; qu'il n'y a dans la véritable Eglise chrétienne qu'un seul chef, J.-C., et que les évêques ne sont que des préposés et des surveillants, ayant des devoirs plutôt que des droits; que l'autorité confiée par J.-C. à son Eglise n'est nullement un « imperium » temporel, et qu'elle réside avant tout dans l'Eglise même et non exclusivement dans les seuls évêques, qui, à eux seuls, je le répète, ne sont pas l'Eglise. Je dis que la visibilité de l'Eglise ne consiste pas dans l'éclat plus ou moins grand que possède la hiérarchie, mais dans l'orthodoxie même des membres de l'Eglise: par conséquent, si les évêques prévariquent et si les prêtres et les fidèles restent orthodoxes, c'est par l'orthodoxie de ceux-ci que l'Eglise reste visible et non par le titre d'évêques de ceux-là.

On ne traite pas, dit-on, avec de simples prêtres, ni avec de simples fidèles. Et pourquoi pas? Sans doute parce qu'en politique un souverain d'un pays ne traite pas avec de simples sujets d'un autre pays, mais seulement avec le souverain de ce pays? Je réplique que l'Eglise chrétienne, dont J.-C. seul est le chef, n'est pas comme les royaumes de ce monde, où les souverains sont à peu près tout. Dans l'Eglise chrétienne, société spirituelle, société des disciples du Christ, tous les membres de l'Eglise comptent, et l'on peut traiter avec eux; bien plus, non seulement on peut, mais on doit même traiter avec eux, et la preuve en est que, lorsque des évêques, comme représentants de leurs Eglises, ont formulé en concile des décisions dogmatiques, ces décisions n'ont de force dogmatique qu'autant qu'elles sont ratifiées par les Eglises mêmes, c'est-à-dire par les fidèles et les prêtres, et non seulement par les évêques. Devant Dieu, un simple fidèle est aussi « saisissable » qu'un évêque; et même, si le simple fidèle est orthodoxe et l'évêque hérétique, le simple fidèle est seul saisissable au point de vue de la visibilité de l'orthodoxie et de l'Eglise orthodoxe, et l'évêque hérétique ne l'est pas.

Disséminés ou non, les prêtres et les fidèles orthodoxes n'en sont pas moins unis entre eux par le lien même de la foi. Qu'ils soient en tractation d'affaires ou en relations d'ad-

ministration ecclésiastique avec des papes hérétiques et des évêques hérétiques, cela est de peu d'importance. Quant à être groupés entre eux *administrativement,* les fidèles, les prêtres, les évêques restés orthodoxes, ne le peuvent pas toujours; en tout cas, ce groupement *administratif* n'est pas chose essentielle dans une société *religieuse* et *spirituelle,* où la foi est la base même de l'Eglise, et non l'administration extérieure.

Vincent de Lérins, dans son *Commonitorium* (c. VI et VII), parle du temps où l'hérésie arienne avait souillé presque entièrement l'Eglise (penè orbem totum contaminaverat). L'Eglise avait-elle cessé d'être visible alors? Non. Où, comment et par qui était-elle visible? Par les simples fidèles, par les vrais chrétiens qui avaient maintenu l'ancienne doctrine: tunc quisquis verus Christi amator et cultor exstitit, antiquam fidem novellæ perfidiæ præferendo, nulla contagii ipsius peste maculatus est. Et c'est par ces vrais fidèles que Dieu a relevé les Eglises abattues, qu'il a vivifié les populations atteintes par la mort spirituelle, qu'il a replacé sur la tête des prêtres leurs couronnes tombées, qu'il a fait verser aux évêques des larmes de repentir et de fidélité: Dominus judicavit ut per eos prostratas repararet ecclesias, extinctos spiritualiter populos vivificaret, dejectas sacerdotum coronas reponeret, etc. Or ces fidèles ne s'étaient nullement constitués en Eglise séparée; ils étaient dispersés, à travers le monde, dans le sein de l'Eglise universelle. C'est pourquoi nous disons que, si cet état de choses a suffi en Orient au quatrième siècle, pour sauvegarder la visibilité et la catholicité de l'Eglise, un pareil état de choses a suffi aussi en Occident, plus tard, pour assurer le même résultat. N'ayons pas deux poids et deux mesures dans nos jugements.

Sous Innocent X et Alexandre VII, les quatre évêques opposants n'étaient-ils plus visibles parce qu'ils étaient disséminés? Et les simples prêtres opposants, et les simples fidèles opposants des diocèses autres que les diocèses de ces quatre évêques, n'étaient-ils plus des membres visibles de l'Eglise? Qui oserait le prétendre? Et cependant, ils étaient disséminés dans des diocèses dont les évêques étaient en dissentiment avec eux. Et, plus tard, après la bulle *Unigenitus,* les Appelants qui n'avaient pas rompu avec Rome jusqu'à sortir de l'Eglise romaine, n'étaient-ils plus visibles dans leur orthodoxie? Et s'ils étaient toujours visiblement orthodoxes, ne contri-

buaient-ils pas à sauvegarder par le fait l'orthodoxie de l'Eglise de France, et même de l'Eglise d'Occident considérée dans son ensemble?

Bref, je dis que la visibilité d'une Eglise orthodoxe est la visibilité même de son orthodoxie, et non de sa hiérarchie et de son administration; que, si la hiérarchie prévarique et si quelques prêtres et quelques fidèles restent orthodoxes, c'est uniquement par l'orthodoxie de ces derniers que cette Eglise continue à être visible; que, dans le cas où ces prêtres et ces fidèles sont disséminés, leur orthodoxie n'en est pas moins visible; que le lien d'une foi vraie et une qui existe entre les membres disséminés, suffit au besoin pour les constituer en association ou en Eglise, bien que cette association ou cette Eglise spirituelle ne soit pas extérieurement séparée, qu'elle reste toujours extérieurement dans l'Eglise du pays et qu'elle reste en tout cas spirituellement et extérieurement dans l'Eglise orthodoxe universelle. Je dis que le devoir pour eux de former une Eglise extérieurement séparée n'est pas un devoir absolu, mais un devoir subordonné à d'autres devoirs, c'est-à-dire qu'on ne peut constituer extérieurement une telle Eglise que lorsque le bien des âmes le permet, comme il n'est permis de séparer le bon grain de l'ivraie qu'à la moisson même et non avant, selon l'ordre même du Christ. Je dis qu'autant c'est un devoir de faire cette séparation *alors,* autant c'est un devoir de ne pas la faire *avant;* et que, tout en contenant de l'ivraie et même beaucoup d'ivraie, ce champ de blé est toujours un champ de blé et toujours le champ du Seigneur.

IV. — Les anciens-catholiques, disent quelques adversaires, ne sont que des *négatifs,* en ce sens qu'ils nient l'infaillibilité du pape et le droit divin de la papauté. Et c'est tout. Or, on ne fonde pas une Eglise sur des négations.

Réponse. — 1° Les anciens-catholiques nient beaucoup plus de choses que l'objection n'en indique; outre les deux erreurs qu'elle signale, ils nient *toutes* les erreurs enseignées par la papauté et par toutes les Eglises qui ont enseigné des erreurs. Loin de craindre la négation, ils se font un devoir de la pratiquer autant que la vérité même l'exige. — 2° Mais, avant tout, ils sont *positifs,* parce qu'ils croient et professent hautement *toute la foi chrétienne,* telle qu'elle a été professée par

l'Eglise universelle et définie par les sept conciles œcuméniques. Donc, s'ils disent sur beaucoup de points: «Je nie», sur toutes les vérités enseignées par le Christ ils disent: «Je crois». Leur Eglise, qui n'est pas autre que l'Eglise orthodoxe universelle, est donc fondée sur la foi vraie et positive, et non sur de simples négations. Leurs négations sont des négations d'erreurs et non des négations de vérités; elles valent donc déjà, à elles seules, des affirmations. Mais, outre ces affirmations indirectes, les anciens-catholiques, je le répète, affirment directement et positivement toute la foi enseignée par J.-C. à son Eglise.

V. — On nous écrit: «Vous vous heurtez contre des préjugés que vous serez impuissants à renverser; vous vous adressez à des esprits qui ont leur siège fait, qui regardent leur propre Eglise comme parfaite, leur propre théologie comme irréformable, et qui, du haut de leur sainteté, vous prendront en pitié tant que vous n'épouserez pas toutes leurs querelles ecclésiastiques, toutes leurs haines contre les autres Eglises, toutes leurs opinions qu'ils tiennent pour des dogmes indiscutables. Les anciens-catholiques ne sont, aux yeux de ces orthodoxes des autres Eglises, que des hérétiques, hérétiques en bonne voie de conversion peut-être et qu'il faut ménager, mais hérétiques. Donc, vous travaillez en vain . . . »

Je reconnais que certains intransigeants traitent en effet les anciens-catholiques avec la superbe qui vient d'être décrite. Oui, il est des chrétiens qui, sous prétexte de fermeté dans la foi, ne se doutent ni de leur ignorance, ni de leur orgueil, ni de leur naïveté; des chrétiens qui, confondant l'amour de leur Eglise avec l'amour d'eux-mêmes, commencent par établir leur propre infaillibilité et veulent imposer toutes leurs spéculations d'école comme des dogmes de l'Eglise universelle. Je reconnais l'existence de ces fanatiques et j'avoue même qu'ils sont plus nombreux qu'on ne pense.

Mais, d'autre part, il est certain que leur crédit diminue. S'ils sont encore le nombre, ils ne sont plus ni la force intellectuelle, ni la force morale: *legio et superstitio, sed nec ratio nec religio.* A force de réfuter leurs assertions et d'opposer à leurs thèses sans fondement des faits positifs, des arguments péremptoires, des textes devant lesquels tout homme loyal doit

finalement se rendre; à force de percer à jour leurs petits systèmes prétendus dogmatiques, nous finirons par en avoir raison. Qu'ils nous traitent d'hérétiques tant qu'il leur plaira, nous leur prouverons: 1° que nos dogmes sont ceux de l'ancienne Eglise; 2° que leurs opinions à eux leur viennent de l'Eglise romaine, dont, à leur insu, ils sont les disciples plus que de la véritable orthodoxie. Ces deux points seront mis chaque jour de plus en plus en évidence, et la vérité vaincra tôt ou tard, nous n'en doutons pas.

Heureusement, il est aussi des chrétiens de bon sens, de raison, de science, qui connaissent les méthodes de critique théologique, et qui ne s'aveuglent pas dans le rabâchage des mêmes sornettes, dans l'éternelle répétition des mêmes tautologies, dans la prétendue démonstration de leurs assertions par leurs assertions mêmes. C'est à ces théologiens rationnels, à ces hommes de jugement droit, à ces défenseurs de la foi et de la science, que nous nous adressons; et il est impossible que la foi et la science ne finissent pas par triompher de la crédulité et de l'ignorance. Notre œuvre est l'œuvre même de la vérité: donc, nous ne travaillons point en vain. Que ceux qui admirent notre œuvre, veuillent bien, au lieu de nous décourager, nous prêter secours, et le succès sera non seulement certain, mais prompt. Nous avons plus confiance dans les vrais orthodoxes et les hommes de science que nous ne craignons l'opposition des orthodoxes arriérés, fanatiques ou ignorants.

VI. — On nous objecte: «Vous, anciens-catholiques, vous n'êtes pas unanimes entre vous, l'unité vous manque: si plusieurs sont catholiques et orthodoxes, quelques-uns sont protestants et quelques autres encore ultramontains; et encore votre orthodoxie n'est-elle pas sur tous les points l'orthodoxie ancienne, mais une sorte d'orthodoxie nouvelle qui n'est pas la vraie et avec laquelle nous, vrais orthodoxes, nous ne voulons pas pactiser. Vous avez la science, nous le reconnaissons, mais vous n'avez pas assez l'orthodoxie».

Réponse. — 1° Qu'il y ait parmi les anciens-catholiques des individualités encore attachées à des opinions ultramontaines, et d'autres enclines à des opinions dites protestantes, cela est possible. Je ne vois, toutefois, parmi nos publications officielles aucune page qu'on puisse taxer soit d'ultramonta-

nisme, soit de protestantisme; et nos adversaires seraient bien embarrassés, je crois, pour en citer aucune. Quiconque connaît l'histoire, sait que, dans toute réforme importante, il y a toujours des hésitations, des tiraillements, et qu'on n'arrive pas du premier coup à la pondération parfaite.

Toutefois l'histoire, qui m'apprend ce fait, m'en apprend aussi un autre, à savoir: que, dans toute Eglise tant soit peu nombreuse, il y a des individualités incorrectes et mêmes hérétiques. Je dis « dans *toute* Eglise », sans exception; en sorte que, même dans une Eglise orthodoxe, il y a des esprits hétérodoxes, que nous pourrions accuser, nous aussi, soit d'ultramontanisme, soit de protestantisme. Et loin d'être excommuniés, ces hétérodoxes exercent même quelquefois des fonctions officielles dans leur Eglise. Les uns combattent tel dogme; d'autres acceptent bien la lettre des dogmes, mais ils en dénaturent le sens et l'esprit. Ne voyons-nous pas tous les jours des orthodoxes se faire uniates, et même passer complètement à l'ultramontanisme, et d'autres se faire protestants? Or, de telles conversions ne se font pas en un jour; le feu couve sous la cendre avant d'éclater; c'est ainsi qu'il y a, à l'état latent, des esprits mal pensants, hétérodoxes et même incrédules, jusque dans les Eglises dont le credo est irréprochable et dont les confessions de foi sont orthodoxes. Voilà les faits, voilà les hommes tels qu'ils sont et les Eglises telles qu'elles sont. Et la plus parfaite est imparfaite sur ce point, qu'elle le veuille ou ne le veuille pas. En sorte que, disons-le hautement, l'indulgence est le devoir de toutes et doit être le besoin de toutes; et celle qui se refuserait à pratiquer l'indulgence et qui croirait n'en pas avoir besoin, serait la plus orgueilleuse, la plus pharisienne et la moins chrétienne de toutes.

2° Remarquons, en outre, que les mots « ultramontanisme » et « protestantisme » sont actuellement très peu précis, très élastiques, et qu'ils peuvent signifier des choses très diverses. Il y a l'ultramontanisme du IX^e^ siècle, l'ultramontanisme du XIII^e^, l'ultramontanisme du XVII^e^, l'ultramontanisme du XIX^e^; ce sont des ultramontanismes fort différents. De même, le protestantisme actuel ou plutôt les protestantismes actuels ne sont nullement ceux du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle.

J'ai horreur des choses mal définies et plus encore des débats sur les choses mal définies. Briser des lances avec

des définitions obscures et amphibologiques, c'est faire du donquichottisme et de la confusion à perpétuité. Or, si une chose est mal définie aujourd'hui et sujette à mille contradictions, c'est le protestantisme, parce qu'après toutes les évolutions qu'il a faites, il y a de tout dans le protestantisme, je dis « de tout », même de la vérité. La première chose à faire entre gens logiques et amis de la vérité, serait donc de savoir d'abord où commence le protestantisme, ensuite où il finit. Nos adversaires qui jettent si facilement à la tête d'autrui les épithètes d'ultramontain et de protestant, savent-ils de quoi ils parlent? Ont-ils une définition précise de l'ultramontanisme et du protestantisme? Nous serions curieux de la connaître. La plupart d'entre eux en sont encore aux discussions qui ont eu lieu aux XVI^e^, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Or, je le répète, les protestantismes d'aujourd'hui sont tout autres; par conséquent les arguments d'autrefois ne sont plus de mise et ne sont que des coups nuls, dans le vide. C'est autrement qu'il faut maintenant préciser les enseignements des protestants, et autrement qu'il faut réfuter ce qu'ils contiennent d'erroné.

La vérité est que Calvin a bon dos et qu'on lui impute souvent des doctrines qui n'ont jamais été les siennes. Qui lit son *Institution chrétienne?* Au lieu de prendre cette peine, on trouve plus commode de fausser ses doctrines et de faire du calvinisme en général un épouvantail; on trouve plus commode de traiter de calvinistes ses propres adversaires à soi, simplement parce que ceux-ci ne sont pas papistes. C'est un cliché, chez beaucoup, qu'il n'y a pas de milieu entre le calvinisme et l'ultramontanisme, et que, quand on ne professe pas tel dogme ultramontain, la transsubstantiation par exemple, on sent le calvinisme!

La vérité est encore que, parmi les protestants (calvinistes et autres), il en est beaucoup, actuellement, qui sont las des divisions de leurs Eglises et qui comprennent de plus en plus que le catholicisme non papiste a tous les avantages positifs du protestantisme sans en avoir les inconvénients.

Et ces protestants de nom ou de naissance, sont, de fait, disposés à adhérer à la foi catholique non ultramontaine. Faut-il les repousser comme des hérétiques uniquement à cause de leur étiquette ecclésiastique? Je dis « étiquette », car le titre de protestants n'est manifestement dans ce cas qu'une étiquette.

Le Christ n'a-t-il pas dit qu'il ne faut pas éteindre la mèche qui fume encore? Et parce qu'on est soi-même dans la vérité, faut-il manquer de charité? Singulière orthodoxie que celle qui voit, non l'Eglise, société spirituelle des âmes, mais le cadre de l'Eglise, et pour laquelle les formalités extérieures sont tout et l'identité de la foi rien!

3° C'est peut-être pour ce motif que le parti prétendu orthodoxe, orthodoxe d'étiquette et de cadre, qui nous attaque, nous accuse de professer une orthodoxie nouvelle et non l'ancienne. Nous avons conscience, nous, de connaître les documents de l'ancienne Eglise, et, nous le déclarons de nouveau, formellement, nous avons conscience de *professer l'ancienne foi de cette ancienne Eglise.* Nos adversaires ont-ils fait le même travail? Qu'ils nous montrent alors, preuves en main, sur quel point nous altérons cette foi des conciles œcuméniques et de la tradition universelle. Nous les attendons. Et, en attendant, nous pouvons, nous, leur montrer sur quels points ils ont accepté, eux, les idées papistes, et même à quelle époque et dans quelles circonstances. Et c'est précisément parce que nous voulons mettre l'ancienne orthodoxie, la vraie, à la place de leur orthodoxie frelatée des XVI[e] et XVII[e] siècles, c'est précisément pour cela, dis-je, que l'ancienne orthodoxie, la nôtre, leur paraît étrange, fausse et nouvelle. Il n'y a rien, quelquefois, qui paraisse neuf comme l'ancien. Les prétendus orthodoxes qui ne lisent guère que les théologiens ultramontains, sont étonnés quand on leur présente les doctrines de l'ancienne Eglise: ces doctrines leur paraissent toutes neuves! Je le crois bien.

4° Quant au compliment: «Vous avez la science», suivi de l'injure: «Vous n'avez pas assez l'orthodoxie», c'est une phrase creuse et rien de plus. Depuis quand y a-t-il opposition entre la science et l'orthodoxie? Les Pères ont enseigné l'union de la foi et de la science; nos adversaires, qui ne lisent pas les Pères ou qui les lisent mal, avec un esprit de parti, supposent que l'orthodoxie est contraire à la science ou la science contraire à l'orthodoxie. Qu'ils se détrompent. La vraie science de la dogmatique, de la symbolique, de la patrologie, de l'histoire, apprend à discerner la véritable orthodoxie d'avec la fausse, le véritable catholicisme d'avec le papisme, la véritable tradition d'avec les mensonges des historiens de parti.

Que nos adversaires sachent bien que leurs attaques ne nous émeuvent, ni ne nous étonnent. Ils ont leurs pareils dans toutes les Eglises, comme aussi nous avons nos amis dans toutes les Eglises. Les vrais catholiques orthodoxes se reconnaissent partout entre eux, non moins que les ultramontains entre eux. Nous savons distinguer l'Eglise orthodoxe de ceux de ses membres qui la compromettent par leur ignorance et par leurs sentiments antifraternels: nous savons qu'elle n'altère pas la foi ancienne, qu'elle est heureuse de la voir professée pure des erreurs qui y ont été ajoutées par les ignorances et par les passions des hommes, et cette assurance nous laisse calmes en présence des agressions de l'esprit de secte et de l'esprit de division.

Qu'il soit donc bien entendu — nous le répétons une fois pour toutes — que nous, anciens-catholiques, nous professons la foi, le dogme intégral de l'ancienne Eglise indivisée; que nous répudions toutes les erreurs condamnées par cette même Eglise; que nous rejetons toutes les erreurs soit de l'ultramontanisme, soit du protestantisme. Ce qui ne nous empêche nullement, d'autre part, de reconnaître qu'il y a des catholiques-romains et des protestants qui, malgré leur étiquette, sont dans le fond de leur âme et par la foi qu'ils professent de véritables catholiques, de véritables orthodoxes; qu'il y a même, dans les systèmes appelés « catholicisme romain » et « protestantisme », des vérités chrétiennes positives, comme aussi des vertus chrétiennes éclatantes, que tout chrétien de bonne foi doit approuver et glorifier.

Au lieu d'anathématiser qui que ce soit, l'Eglise ancienne-catholique a le désir de bénir, parce que la mission religieuse dont elle a conscience n'est pas d'augmenter les divisions des Eglises, mais d'y mettre fin. Quo modo maledicam cui non maledixit Deus? Qua ratione detester quem Dominus non detestatur? Elle chante de nouveau et à l'avance les antiques paroles trop oubliées: Quam pulchra tabernacula tua Jacob, et tentoria tua Israël *(Num.* XXIV, 5)! Paroles qui correspondent, dans une divine harmonie, à celles du Christ: Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint, ut credat mundus quia tu me misisti (*Ev. Jean,* XVII, 21)! Donc le but, le devoir de l'Eglise ancienne-catholique n'est pas d'entretenir et de perpétuer les procès et les récriminations

des Eglises entre elles, mais de les faire cesser par de nouvelles explications loyalement données de part et d'autre, conformément à la foi qui est une, *una fides,* et d'après le criterium catholique et orthodoxe: « Ce qui a été cru partout, toujours et par tous ». L'Eglise ancienne-catholique s'applique à discerner la véritable orthodoxie pour l'approuver partout où elle la constate, et à discerner l'erreur pour la condamner partout où elle se manifeste. Ce double devoir, quelque lourd qu'il soit, elle l'accepte consciencieusement, et elle espère qu'avec la grâce de Dieu elle mettra de plus en plus en lumière « ce qui a été cru partout, toujours et par tous ». Dans cette œuvre laborieuse, loin de se sentir isolée, elle se sent, au contraire, soutenue par toutes les âmes vraiment orthodoxes et unie déjà de fait, c'est-à-dire de foi et de cœur, bien qu'aucune sanction officielle ne soit encore intervenue, à cette grande Eglise d'Orient à laquelle l'Eglise catholique d'Occident a été unie autrefois, l'une et l'autre formant ainsi par leur orthodoxie et leur universalité l'Eglise chrétienne universelle.

Je termine par un mot de Pascal:

« Nos systèmes, a-t-il dit, ne sont bien souvent que l'histoire de notre cœur. » C'est vrai. Si nous avions moins d'antipathie envers tel peuple, nous serions moins systématiques dans les jugements que nous portons sur ses institutions et sur son Eglise. Si nous avions moins d'amour-propre, si nous tenions moins à notre gloriole nationale ou ecclésiastique, nous verrions d'un tout autre œil les autres nations et les autres Eglises. C'est presque toujours par orgueil, bien plus que par suite d'une étude approfondie des questions, que nous adjugeons à notre nation, à notre pays, à notre Eglise le premier rang; et si, vraiment, nous avons fait cette étude, ne l'avons-nous pas faite presque toujours avec des préjugés passionnés, avec des idées préconçues, avec cette pensée surtout, bien arrêtée à l'avance, que nous avions raison et que nous étions déjà, à priori, en possession du monopole de la supériorité sur tous les autres peuples et sur toutes les autres Eglises? Bref, les objections qui nous sont faites par nos adversaires nous paraissent si faibles, si misérables, au point de vue des principes et de la doctrine, qu'elles ne peuvent être inspirées que par l'esprit de parti et de clocher et par le mauvais vouloir. Nous avons confiance dans la vérité divine, qui est plus

forte que les passions humaines; nous avons confiance dans les intelligences droites et dans les cœurs que presse la vraie charité du Christ; nous avons confiance dans l'Eglise universelle, contre laquelle aucun parti ne prévaudra, de quelques spéciosités qu'il se prévale. Fût-il nombreux — ce qui n'est pas, — ce parti n'ébranlerait ni notre conviction, ni notre espoir: Nos enim spiritu ex fide, spem justitiæ expectamus *(Gal.* V, 5).

E. Michaud.